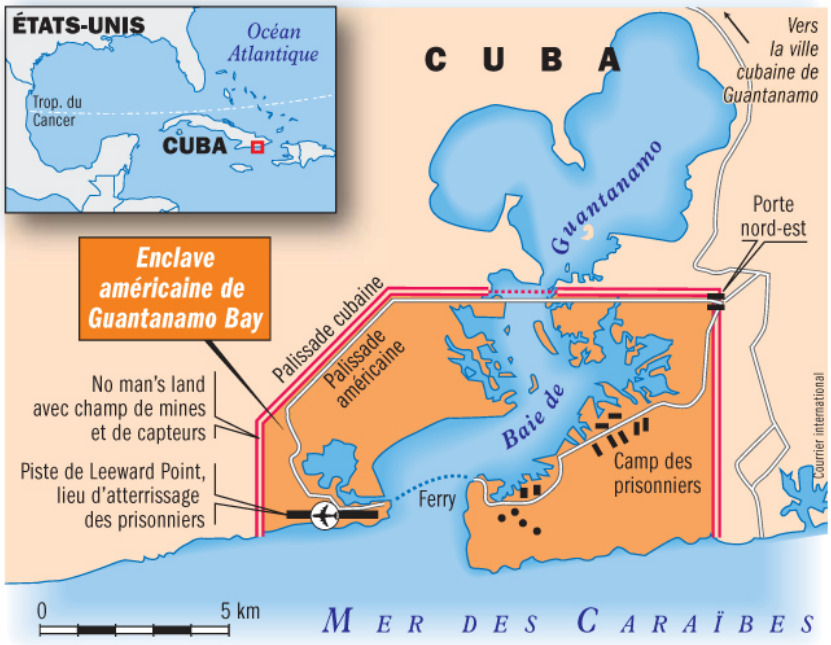
Guantanamo : Orbe Luis et Harry Lester « font-ils toujours le job » ?

par Michel Porcheron

Un haut dirigeant cubain demandait à un journaliste français : « Avant que l'on découvre le centre de tortures, que savaient les Français de Guantanamo en dehors de *la Guantanamera ?* »

Guantanamo, la Base, Guantanamo-Bay ne quittera jamais l'actualité. Dans des décennies on en reparlera encore. On soulignera que ce territoire cubain de quelque 117 km2, fut le fait d'une spoliation (1903, renouvelée en 1934), que depuis 1959 les autorités cubaines exigent la restitution de ce territoire et que depuis 2002, la Base US abrita le plus terrible centre de détentions (avec un pic de 779 prisonniers) et de tortures. Barack Obama ne tint pas sa promesse de le fermer. Il dit aujourd'hui qu'il aurait du le fermer dès son arrivée à la Maison Blanche… *« Il a fallu très peu de temps pour édifier la prison…mais pour la défaire…Je crois qu'un jour, les hommes de bonne volonté devront se réunir »* (Rodi Céspedes, retraité cubain de la Base, 2012).



Mais Guantanamo –la terreur n'est pas que cela. Il existe quelques histoires spécialement humaines, qui ne sont toutefois pas de simples anecdotes, encore faut-il faire une immersion prolongée dans Guantanamo la Ville, juste au nord de la Base, à l'extrême sud du pays, avec une population de plus de 260.000 habitants. **« Une fatalité géographique ».** Un petit nombre de km sépare cette capitale provinciale de la frontière nord de la Base. Une vingtaine ? Une immersion *« en parlant avec ceux qui vivent dans la région et travaillent encore sur la base »*. Avec des allers et retours des deux côtés des barbelés yankees. C'est le journaliste François Missen qui raconte. Un reportage inédit,

atypique, qui n'a rien à voir avec les récits des journalistes US *embedded*, triés sur le volet, avec des visites à la Base *« guidées et placées sous ornières ».*

[dans un tout autre type d'histoires, mais cette fois à l'intérieur de la Base, voir notre :

http://s147752339.onlinehome.fr/cubacoop/spip.php?page=article&id_article=2022]

[La base aéronavale US , d'un périmètre de 30 km, d'une population (variable) de plusieurs milliers de personnes, militaires ou civils, enclave accordée par le traité du 16 février 1903, n'est pas une propriété nord-américaine, mais c'est tout comme. Elle fut « louée » par les autorités US pour une durée illimitée, contre une indemnité annuelle de 2000 dollars or (4085 dollars-2002). Cette somme est bloquée sur un compte. Depuis 1959, les autorités cubaines ont toujours refusé d'encaisser le moindre dollar.

« Ce voisinage d'un siècle et plus avec les Etats Unis , accepté par les différents maîtres de l'Etat cubain, puis rejeté par la Révolution, pèse d'un poids considérable dans la vie quotidienne d'une ville dont on a l'impression qu'elle est en permanence sur ses gardes (…) Et depuis 2002, qui pouvait imaginer que sur ces plages paradisiaques, viendrait s'édifier un enfer pour maquisards afghans transplantés au pays de la salsa ? » F. Missen.

Toute étude de Guantanamo, la Base, suppose une bonne connaissance de **« l'amendement Platt »,** du nom du sénateur du Connecticut, Orville Hitchcock Platt, sa vie, son œuvre. Tout y est : la politique du fait accompli, la tartufferie, le coup de force, le despotisme, un accord extorqué sous la menace, la confiscation d'un territoire…Le texte de l'amendement Platt fut abrogé en 1934 par Roosevelt, mais pas son esprit et Guantanamo-Bay resta dans le giron des USA. Il viendra un moment où les présidents Obama et Raul Castro aborderont la question].

Du haut de son poste d'observation, appelé *le Petit Malone*, où il a fini par arriver à pied, avec Eduardo, un ami accompagnateur, François Missen – qui a un laissez-passer de deux heures accordé par les autorités cubaines locales- voit 180 degrés d'est en ouest de la Base, comme disent les Cubains, à la fois épine dans le pied de la diplomatie US et petite ville yankee plutôt pimpante, avec son supermarché, son église et son stade. Il y a deux pistes d'atterrissage pour gros-porteurs *et « avec de bonnes jumelles on peut apercevoir, émergeant d'une modeste colline bordant la mer, les toits blancs d'un abri qui s'allonge sur le sable. C'est le Camp Delta, la prison dite des « Talibans »* (…) Ouvert en avril 2002. Après le 11/09/2001, le personnel de la Base fut multiplié par trois.

Dans une autre zone proche, à Caimanera, sur la rive gauche de la baie, il faut un autre laissez-passer pour se trouver, toujours sans Nikon et avec un autre accompagnateur, Leonardo, juste sous les tours de guets des yankees. *« C'est à dire dans le viseur des marines de garde qui vérifient les plaques minéralogiques des visiteurs étrangers au village cubain, leur identité »* (le n°de la plaque de tout véhicule et les identités des chauffeurs ont été légalement transmise à la Base par les autorités cubaines locales). Une politique de « bon voisinage ».

A sept heures du matin, le **Star Splanged Banner** (La Bannière étoilée), l'hymne US résonne dans le ciel cubain. *« C'est sûr que c'est de la provocation pour nous»* (Froilan Trujillo, un habitant)

Côté cubain, des hommes travaillent dans les salines sous l'œil des matons US en zone occupée. *« De part et d'autre, on s'efforce de ne pas donner prise à une quelconque provocation dont l'issue est toujours incertaine (…) Une information confidentielle m'apprend que, une fois par semaine, très discrètement, un officier de la Base se rend chez le voisin pour faire le point sur la situation »*

A Caimanera, François Missen rencontre Joaquin Toirac Adames, dit Puchili ou Puchi, né en 1943, *« grandi avec la présence nord-américaine».* Il évoque le passé, bien avant la Révolution.

« Pour se divertir à Caimanera, les marines bénéficiaient d'un sauf-conduit, on les appelait les franco-Américains, « franco » signifiant « la franchise sexuelle », il y avait comme à Guantanamo Ville, une zone dite de tolérance (…) Dans tout le pays, Caimanera représentait un eldorado providentiel, avec ses multiples bordels ».

Missen poursuit : *« Les voisins US ont laissé une image sulfureuse, collée à l'histoire du quartier de La Loma del Chivo, le quartier réservé de la ville de Guantanamo. Confinés sur la base durant la semaine, les marines y débarquaient en troupeaux exubérants et y soulageaient leur libido. LeTGIF* ***(Thank God, it's Friday)*** *déversait une horde alcoolisée par le train du plaisir, l'autorail reliant Caimanera à Guantanamo Ville. Le dimanche soir, repus de sexe et la panse pleine, les grands enfants de fin de semaine reprenaient leurs costumes d'adultes sous les ordres de centurions vociférants. »*

Mais à Caimanera, à Guantanamo Ville ou ailleurs, il arrivait qu'un GI's *« s'énamourait au-delà de la bagatelle et ramenait sa belle dans l'Indiana, l'Oregon, en Caroline du Nord pour une vie honorable de mère de famille »*

A cette époque, le dollar venait de partout, avec pour seul but dit Puchi : *« trouver un boulot sur la Base. Comment ne pas succomber à ce mirage lorsque tu vois les* lanchas *charrier leurs cargaisons de types aux poches boursouflées de grosses coupures »*

Mais Puchi, dont le père fut *« l'un des pionniers du Mouvement du 26 Juillet »* (1953) passe à autre chose. Il dit à Missen : *« La plupart des pionniers du M-26 étaient des travailleurs de la Base. A l'intérieur les travailleurs cubains ont alimenté en armes volées le* Segundo Frente *de Frank Pais. Des marines vendaient un fusil pour deux bouteilles de rhum ».*

Ricardo Simonot, Orbe Luis et Harry Lester, *MM Cent mille dollars*

C'est quelques pages plus loin, que Missen raconte l'histoire de ces deux Cubains qui (à la date de son reportage en 2012) sont les derniers à franchir quotidiennement le portail cadenassé de la Base, pour y travailler, Orbe Luis Rosa et Harry Lester, de descendance jamaïcaine. Il y aurait là un livre à écrire sur ces deux « passeurs » qui ont pris la suite, fin 2011, de Ricardo Simonot, soudeur, père de deux enfants, qui venait de décéder. Missen l'a connu en avril 2011 *(« cet homme là fuit les curieux. Il accepte de me rencontrer »*). Il avait 65 ans, il était le plus jeune des trois.

« Passeurs » de quoi ? De fonds, convoyeurs des retraites des 96 ex travailleurs cubains dans le périmètre de la Base. Ils étaient soudeurs, magasiniers, ébénistes, jardiniers… Selon Missen, à ce titre *« ils jouissent d'une rente mensuelle de mille dollars »…*Une fortune, un pactole, qui atteint environ, en « monnaie nationale » d'aujourd'hui, quelque

25.000 pesos cubains (mensuels). *« Ce jackpot, seul moins d'une centaine de Guantanameros en bénéficient aujourd'hui. Ce sont les retraités de la Base »* (en 2012)

« Mais, ajoute Missen, *cela ne peut se faire qu'à la seule condition qu'Orbe Luis et Harry Lester, collègue cubain de travail, poursuivent leur travail à la Base, au-delà de leur propre retraite, pour rapatrier les fonds »,* en monnaie sonnante et trébuchante. Cash, en espèces, en cubain *en efectivo.*

Jusqu'au décès de Simonot, le cash était convoyé à bord de sa Chevrolet 1956 verte, qui était la voiture la plus célèbre de Guantanamo la Ville.

Ricardo Simonot revenait de la Base, chaque troisième jeudi de chaque mois, avec le magot de ses amis les retraités. « On l'appelait *Compañero Cien Mil Pesos*, *Monsieur Cent Mille Dollars ».* Selon Missen, Ricardo, par ailleurs, n'aspirait qu'à jouir des quelques années lui restant à vivre pour voyager à l'étranger et accompagner sa fille, étudiante en médecine, jusqu'à la fin de son cursus. Ricardo n'a pas eu à se donner la peine de renouveler son passeport pour se rendre en Allemagne où vit l'un de ses enfants, il a été rattrapé par la maladie fin 2011.

A cette époque du reportage de François Missen (son livre chez Max Milo) ils n'étaient donc plus que trois Cubains immatriculés sur la Base, Simonot, Orbe et Lester. Le journaliste écrivait sur Simonot : *« Il ne faudrait pas qu'il ait la moindre grippe ce fameux troisième jeudi. Les dollars seraient restés chez les Yankees. Sa Chevrolet, briquée et soignée comme une Formule I, assure l'euphorie des 96 familles locales et amies sur les 40 km entre Boquerón, le premier hameau au sortir de la rive droite de la Base et la ville de Guantanamo ».* Zone *Alta sensibilidad.*

Un ferry assure la liaison entre Boquerón et Caimanera, transportant notamment des écoliers cubains. Tous les passagers sont fouillés, tout le long du voyage, ils sont observés depuis les miradors. Une vedette escorte le ferry.

Pour faire le job, Simonot se rendait à sept heures du matin sur la Base et revenait à quatre heures de l'après-midi. *« Cela ne me permet pas de penser à autre chose en dehors de mon travail... Les devises arrivent à la base. Je vais les chercher à la banque locale. L'argent est dans une mallette et je le dépose dans une banque de la ville. Et puis Chico, je ne suis pas seul sur la route, tu comprends ce que je veux dire…Au début, après que les Américains ont supprimé les relations bancaires, je distribuais moi-même la paie à chacun des retraités. On a pensé qu'il valait mieux les faire transiter par la banque cubaine pour des problèmes de sécurité ».*

En effet en janvier 2001, à l'arrivée de George W. Bush à la Maison Blanche, le nombre de Guantanameros travaillant sur la Base fut réduit considérablement et toute relation contractuelle avec la ville fut supprimée. *« La seule relation qui intéressait les locaux étaient les échanges bancaires. C'est-à-dire le mécanisme de paie des retraités. D'où la solution qui s'imposa : le cash—100.000 dollars- à transporter en liquide de la Base à Guantanamo Ville »*

En 2008, il y avait un quatrième Cubain en activité à la Base, l'ébéniste Georges Pollack. Il avait reçu Missen dans sa petite maison en 2009. Il venait de prendre sa retraite, à 78 ans, après avoir travaillé sans interruption pendant 57 ans à la Base. Il est décédé au début de 2012.

Après le décès de Simonot, qui avait une belle maison sur la route de Caimanera, Orbe et Harry *« ont été investis de la lourde charge de trésoriers ».* Assurant *« l'euphorie »* des retraités et leurs amis.

Comment se font leurs allers et retours ? En *special taxi*, départ à cinq heures et quart du matin. *« Chaque matin, à l'aube, un taxi les mène à la grille d'entrée de Boquerón. Les deux amis font en fait de la figuration : l'un à l'entretien de la piste de l'aéroport, l'autre à la cantine des marines. Avec deux missions essentielles : ramener l'argent des collègues retraités... et ne pas se montrer trop curieux ».*En fait pas curieux du tout.

-- Orbe Luis, as-tu des informations sur les prisonniers? -- *Que va! On ne me paie pas pour cela. Nada de nada, compay. Je suis cubain ici à Guantanamo, là-bas je ne suis pas chez moi, comprends-tu...*

Le soir, en trois quarts d'heure, retour également en taxi. *« Dans la même journée, ils vivaient aux Etats Unis et à Cuba ». « Il leur fallait reprendre des habitudes cubaines interrompues le matin même : frijoles (haricots noirs) au menu vespéral après s'être rassasié à midi d'un sirloin steak, croiser Adalberto, Filomeno et Carlo après Johnny, Gary, Nick et Jimmy »*

José lui n' jamais mis les pieds dans la base mais pour lui le signe le plus évident de la richesse voisine tient en cinq lettres, rapporte Missen : ***« El Mac Do, compay…avec des steaks comme des briques.*** *Un miracle… »*

Missen a rencontré un autre retraité de la Base, Rodi Céspedes. Depuis 15 ans. Il travaillait comme magasinier.

-- On peut penser que les retraités de la Base sont plus favorisés que la majorité des autres Guantanameros

-- Mais, chico, il y a des tas de Cubains qui gagnent autant que moi (1000 dollars mensuels). Ils font du commerce, ils vendent des voitures, ils ont une ferme…C'est vrai, nous avons un bon salaire, mais nous sommes seulement 96 et il y a 500.000 personnes dans cette province.

--Est-ce que tu aides tes aides tes compatriotes ?

--Bien sûr amigo.

Dans les années qui ont précédé 1959, année du Triomphe de la Révolution, un grand nombre de Cubains travaillaient sur la Base. Jusqu'à sept mille cinq cents, dit-on. Selon certaines sources (à vérifier), ils étaient encore 3500 en 1963…Et puis, dit Missen, un jour plus question d'embaucher. Mais ceux qui avaient un boulot ont continué à travailler à Gitmo jusqu'à leur retraite.

On serait tenté de parler d'un *« club des nantis, d'une aristocratie financière d'ouvriers»,* considère le journaliste français. *« Mais nous sommes à Cuba ».* La paye des retraités va aux bénéficiaires directs mais aussi aux « bonnes œuvres », une caisse qui garantit aux amis des retraités *« une aide personnalisée en fonction de situations précaires respectives ».*

D'autant, toujours selon Missen, que la rente promise par Washington à ses anciens employés cubains est assurée jusqu'à …la disparition de leurs épouses.

Plus de deux ans après le reportage de François Missen, Orbe et Lester font-ils toujours leurs allers et retours ? C'est vraisemblable. Pour que le pactole ne reste pas en « zone occupée ». On compte sur Missen pour un nouveau récit-reportage.

A l'époque de son reportage, Orbe Luis et Harry étaient *« amicalement enchaînés à leur mission ». « Jusqu'à ce que les administrations américaines et cubaines décident de s'en remettre à des usages bancaires traditionnels ».* Donc pour bientôt ?

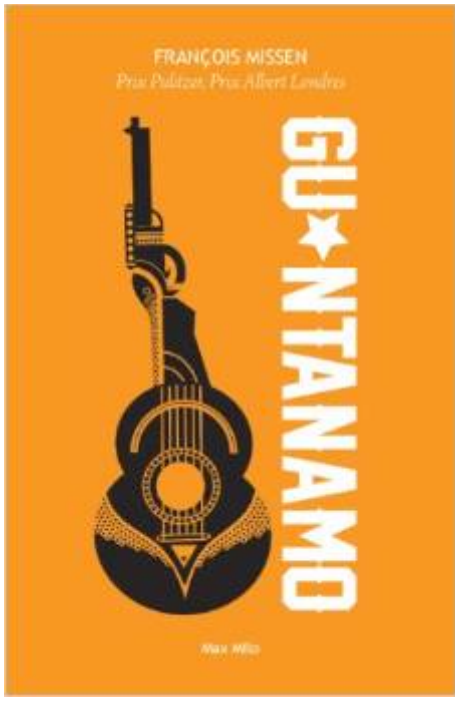
Quant à l'historien Toirac, il ne voudrait pas mourir sans avoir mis les pieds *« sur ce territoire que les yankees nous ont volé. On a déjà eu la peau des Espagnols, c'est vrai cela a pris 4 siècles. Mais nous les Cubains, nous sommes têtus… »*

Ricardo Simonot avait dit à Missen : *« J'aimerais bien prendre ma retraite, mais je dois assurer le transport de l'argent pour mes amis. C'est la seule unique raison qui me fait rester, je reste ici pour les autres.* ***Jusqu'à ce que la situation se clarifie »***

--Se clarifie ? Comment voyez-vous les choses ?

- - No es facil…

Et aujourd'hui, après les désormais célèbres annonces des présidents Obama et Raul Castro ? Simonot est mort trop tôt.



4 e de couverture de « Guantanamo » de François Missen, Ed.Max Milo, 2012, 121 pages

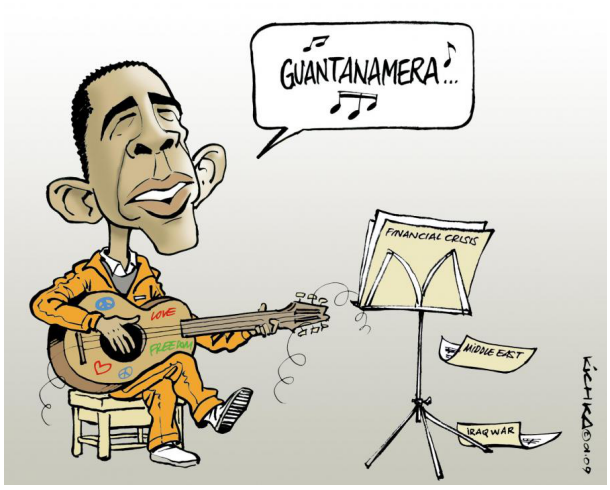
GUANTANAMO

Ce récit-reportage raconte la singularité d'un territoire oublié du monde pendant un siècle, et soudain à la une de l'actualité, après la décision des États-Unis d'y installer un terrible univers carcéral. Singularité de cette enclave cubaine, de ses chants, de ses danses. Singularité du climat : les crues et les cyclones emportent les routes, sans jamais diminuer l'enthousiasme et la ténacité de la population. La ville de Guantanamo est riche de contrastes. Comment en trouver tes clefs ? En parlant avec ceux qui vivent dans la région et travaillent sur la base américaine. Autant de voix, autant d'échos d'existence derrière les clichés journalistiques. Les *Guantanameros* se livrent avec bonne humeur et sensualité à la plume alerte de l'auteur, passionné de Cuba depuis des années. Un récit humble et poignant.

[Diverses fautes d'impression auraient pu être évitées, qui n'ont pas leur place dans ce texte très original, qui aurait mérité un meilleur travail de correction]

Journaliste et écrivain, François Missen a été correspondant de guerre et grand reporter. Il a reçu le Prix Albert- Londres pour sa couverture de la guerre au Moyen Orient et le Prix Pulitzer pour sa collaboration à l'enquête sur la French Connection. Il a publié une quinzaine d'ouvrages.

[Un cinéaste cubain, Rolando Almirante, domicilié à La Havane, plusieurs fois primé, a réalisé un documentaire sur Guantanamo la Ville. Nous n'avons pas eu l'occasion de le visionner]



Dans son livre « Guantanamo » chez Max Milo, François Missen reproduit quelques extraits (p. 63-68) d'un entretien sur la Base (« un hold-up ») que lui avait accordé Ricardo Alarcon, alors président de l'Assemblée nationale du Pouvoir populaire. De 1966 à 1978, il fut ambassadeur de Cuba à l'ONU, avant de devenir ministre des A.E en 1992.

« J'ai reçu en 2002 la directrice des Intérêts des Etats Unis à La Havane. Elle venait m'informer que son pays pensait utiliser la base de Guantanamo pour accueillir des prisonniers de l'armée américaine en Afghanistan(...) Elle venait nous en informer car pour pénétrer dans la base en venant de la mer, suivant nos accords respectifs, les avions doivent emprunter un couloir spécifique avant de se poser sur la piste spéciale pouvant accueillir de gros porteurs »

--Après la fermeture éventuelle de la prison, qu'en sera-t-il de la base ?

-- La restitution ! On ne peut écarter qu'un jour les Etats Unis, il y ait un gouvernement responsable qui reconnaisse que la politique nord-américaine sur cette partie du monde est basée sur ce concept proclamé par Octavio Paz : Ignorance et arrogance

- Ignorance ?

-- Dites moi franchement, combien de Français avaient connaissance de cette base avant que l'on découvre ce centre de tortures ? Combien de personnes dans un pays cultivé, informé, démocratique ? Combien ? Que savait-il (et j'ai peut être tort de parler au passé) de Guantanamo en dehors de la Guantanamera ?

Ricardo Alarcon avait probablement à l'esprit la chanson interprétée par Pete Seeger ou Joseito Fernandez, entre autres interprètes. Les Français eurent droit à la version de Joe Dassin (1938-1980), une raison de plus pour que cette chanson de variétés ait éloigné la génération d'alors de ce qu'était Guantanamo. (mp)